

Si Marseille était un sujet, il faudrait s'intéresser à la façon dont le fantasme de ceux qui la dirigent, le fantasme d'une ville propre offerte aux capitaux privés et au tourisme de luxe, s'est substitué peu à peu au mythe originel en vertu duquel c'est en tendant la coupe à l'étranger venu de loin, d'Asie mineure, un grec de Phocée qui ayant accosté dans la petite calanque du Lacydon avec son équipage sans doute épuisé et à bout de vivres, et sûrement pas fraîchement douché, avait été aussitôt invité par le roi des Ségobriges à pénétrer le cercle des prétendants, que la jeune Gyptis, créant la surprise le jour de son mariage, décida la fondation d'une grande cité.

Il s'agirait ensuite d'analyser comment, prise dans ce fantasme qui la travaille et la marque dans son corps même, Marseille fait difficilement face à l'abrupt du réel, réagit par le déni ou l'imposture, maintient ici ou là des fonctionnements inscrits dans un passé mafieux, laisse sans véritable sursaut ses dirigeants déclarer que le problème ce n'est pas la pauvreté mais les pauvres, ostraciser une partie de son territoire et fragiliser les plus fragiles en dressant contre eux ceux qui le sont un peu moins, rabattre ses singularités, sa beauté, ses souffrances et les irruptions de violence qui la secouent sur des clichés attrape-touristes ou scènes-chocs pour séries tv, et s'enfoncer continûment dans le mépris de ce sur quoi achoppe la réalisation de ce fantasme justement : le peuple, avec son hétérogénéité et cet attachement au territoire qui cependant le lie, avec ses vraies richesses et sa précarisation sans cesse aggravée par la mise en œuvre, même partielle, même rendue plus difficile par la vigilance et l'action de quelques citoyens et associations, de ce fantasme d'une ville pensée sans ses habitants — ou bien d'une ville dont les habitants ne seraient pas ceux qu'ils sont ? ce qui au fond revient au même, à la fabrication d'une ville où les habitants n'ont plus de place(s) !

Nous verrions alors l'urgence qu'il y a à traverser le miroir afin qu'apparaisse sous cette ville-simulacre, le plus souvent incapable d'assumer les conséquences de son réel, une dimension symbolique qui ne saurait avoir complètement disparu.

Autrefois ville de résistance, ville-seuil, ville-portuaire et ouvrière, Marseille ne saurait en effet, sans se scinder brutalement, s'identifier ni à l'image-caricature que les chaînes de télévision présentent d'elle ni à la vitrine pour touristes aisés que certains semblent vouloir qu'elle devienne ; il lui faut des parcs, des places, des bancs et des arbres, des crèches et des écoles en nombre suffisant, des bibliothèques, des piscines et des terrains de sports, des lieux de soin, d'éducation, de création et de recherche, des lieux de diffusion d'art et de culture ouverts à tous, des espaces de réflexion, de discussion et d'expérimentation. Il lui faut réinventer une façon d'habiter le territoire qui laisse sa part à un éloge du voyage et de l'accueil et rende justice à la fois à son histoire mais aussi à son présent, au présent de ceux qui (d'où qu'ils viennent) y sont, la peuplent et la font.

Florence Pazzottu